

## XV. L'invention de la solitude... Paul Auster

Jean Marie ANDRE

### L'invention de la solitude... Paul Auster <sup>(1)</sup>

« Un jour il y a la vie. Voici un homme en parfaite santé, pas vieux, jamais malade. Tout va pour lui comme il en fut toujours, comme il en ira toujours. Il vit au quotidien, s'occupe de ses affaires et ne rêve qu'aux réalités qui se présentent à lui. Et puis, et d'un seul coup la mort. Notre homme laisse échapper un petit soupir, s'affaisse dans son fauteuil, et c'est la mort. Si soudaine qu'il n'y ait pas de place pour la réflexion, aucune possibilité pour l'intelligence de se trouver un mot de consolation. Il ne nous reste que la mort, l'irréductible évidence que nous sommes mortels. On peut l'accepter avec résignation au terme d'une longue maladie. On peut même attribuer au destin un décès accidentel. Mais qu'un homme meurt sans cause apparente, qu'un homme meurt simplement parce qu'il est un homme, nous voilà si près de l'invisible frontière entre la vie et la mort que nous ne savons plus de quel côté nous nous trouvons. La vie devient la mort, et semble en avoir fait partie depuis le début. La mort sans préavis. Autant dire : la vie s'arrête. Et cela peut arriver n'importe quand. »

« J'ai appris la mort de mon père voici trois semaines. C'était un dimanche matin, j'étais dans la cuisine en train de préparer le déjeuner de Daniel mon petit garçon. Au lit, à l'étage, bien au chaud sous l'édredon, ma femme s'abandonnait aux délices d'une grasse matinée. L'hiver à la campagne : un univers de silence, de fumée de bois, de blancheur. L'esprit occupé des pages auxquelles j'avais travaillé la veille au soir. J'attendais l'après-midi, pour pouvoir m'y remettre. Le téléphone a sonné. Je l'ai su aussitôt : quelque chose n'allait pas. Personne n'appelle un dimanche à huit heures du matin sinon pour annoncer une nouvelle qui ne peut attendre. Et une nouvelle qui ne peut attendre est toujours mauvaise. Je ne fus capable d'aucune pensée élevée. »

« Je savais qu'il me faudrait écrire à propos de mon père. Je n'avais pas de projet ; aucune idée précise de ce que cela représentait. Je ne me souviens même pas d'en avoir pris la décision. C'était là, simplement une certitude, une obligation qui s'était imposée à moi dès l'instant où j'avais appris la nouvelle. Je pensais : Mon père est parti. Si je ne fais pas quelque chose, vite, sa vie entière va disparaître avec lui. »

« Quand j'y repense maintenant, à peine trois semaines plus tard, ma réaction me paraît curieuse. Je m'étais toujours imaginé paralysé devant la mort, figé de douleur. Mais confronté à l'événement je ne versais aucune larme, le monde ne me paraissait pas s'écrouler autour de moi. Bizarrement, je me trouvais tout à fait prêt à, accepter cette disparition malgré sa soudaineté. J'étais troublé par tout autre chose, sans relation avec la mort ni avec mon attitude : je m'apercevais que mon père ne laissait pas de trace. »

« Il n'avait pas de femme, pas de famille qui dépendait de lui., personne dont son absence risquât de perturber la vie. Peut-être ici et là quelques personnes éprouveraient-elles un bref moment d'émotion, touchée par la pensée d'un caprice de la mort plus que par la perte d'un ami, puis il y

aurait une plus courte période de tristesse, puis plus rien ? À la longue ce serait comme s'il n'avait jamais existé.

De son vivant déjà, il était absent, et ses proches avaient appris depuis longtemps à accepter cette absence, à y voir une manifestation fondamentale, de son être. Maintenant qu'il s'en est allé, les gens assimileraient sans difficulté l'idée que c'était pour toujours. Sa façon de vivre les avait préparés à sa mort- c'est comme une amort anticipée- et s'il arrivait que l'on se souvienne de lui ce serait un souvenir vague, pas davantage. »

Dépourvu de passion, que ce soit pour un objet, une personne ou une idée, incapable ou refusant, en toute circonstance, de se livrer, il s'était arrangé pour garder ses distances avec la réalité, pour éviter l'immersion dans le vif des choses. Il mangeait, se rendait au travail, voyait ses amis, jouait au tennis et cependant n'était pas là. Au sens le plus profond, le plus inaltérable, c'était un homme invisible. Invisible pour les autres, et selon toute probabilité pour lui-même aussi. Si je l'ai cherché de son vivant, si j'ai toujours tenté de découvrir ce père absent, je ressens, maintenant qu'il est mort, le même besoin d'aller à sa recherche. La mort n'a rien changé... »

« J'avais retrouvé dans le placard de sa chambre à coucher plusieurs centaines de photographies fourrées dans des enveloppes fanées, collées aux pages noires d'albums délabrés, éparses dans des tiroirs. À voir la façon dont elles étaient mises de côté, j'ai pensé qu'il ne les regardait jamais, qu'il avait même oublié leur existence. Un très gros album, relié d'un cuir luxueux, avec un titre à l'or fin- « Ceci est notre vie , les Auster » était totalement vide. Quelqu'un, ma mère sans doute, avait un jour pris la peine de le commander, mais personne ne s'était soucié de la garnir. » « Rentré tôt chez moi, je me suis absorbé dans l'observation de ces clichés avec une fascination frisant la manie. Je les trouvais irrésistibles, précieux, l'équivalent de reliques sacrées. Ils me semblaient susceptibles de me raconter des choses que j'avais jusqu'alors ignorées, de me révéler une vérité cachée, et je me plongeais dans leur étude, me pénétrant du moindre détail, de l'ombre la plus banale, jusqu'à ce qu'ils fassent tous partie de moi. Je ne voulais rien laisser échapper. » « La découverte de ces photographies m'était importante car elles me paraissaient réaffirmer la présence physique de mon père en ce monde, me donnait l'illusion qu'il était encore là. Du fait que beaucoup m'étaient inconnues, surtout celles de sa jeunesse, j'avais la curieuse sensation que je le rencontrais pour la première fois et qu'une partie de lui commençait à peine à exister. J'avais perdu mon père. Mais dans le même temps, je le découvrais. Tant que le gardais ces images devant mes yeux, tant que je continuais à les étudier de toute mon attention, c'était comme si, même disparu, il était encore vivant. Ou, sinon vivant, du moins pas mort. Plutôt en suspens, bloqué dans un univers qui n'avait rien à voir avec la mort, où jamais elle n'aurait accès. »

#### *L'Invention de solitude*

Ce Premier livre de Paul Auster, se termine par cette phrase :

« Il prend une nouvelle feuille de papier, la pose sur la table

Devant lui, et trace ces mots avec son stylo :

***Cela fut. Ce ne sera jamais plus. Se souvenir. 1980-1981 »***

1.Paul Auster. L'Invention de la solitude.1952. Babel N°41. 1.Paul Auster. L'Invention de la solitude.1952. Babel.

**La suite...vous la trouverez chez votre libraire .**